

Le dialogisme : de la réception du concept à son appropriation en analyse du discours

Sophie Moirand

► **To cite this version:**

Sophie Moirand. Le dialogisme : de la réception du concept à son appropriation en analyse du discours. Les cahiers de praxématique, Montpellier : Presses universitaires de la Méditerranée, 2006-, 2013, Le dialogisme : de l'histoire d'un concept à ses applications, p. 69-100. hal-01480856

HAL Id: hal-01480856

<https://hal-univ-paris3.archives-ouvertes.fr/hal-01480856>

Submitted on 1 Mar 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le dialogisme : de la réception du concept à son appropriation en analyse du discours

Dialogism : from the Reception of the Concept to its Importation into Discourse Analysis

Sophie Moirand



Édition électronique

URL : <http://praxematique.revues.org/1757>
ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2011
Pagination : 69-100
ISBN : 978-2-36781-029-4
ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Sophie Moirand, « Le dialogisme : de la réception du concept à son appropriation en analyse du discours », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 57 | 2011, document 3, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://praxematique.revues.org/1757>

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

Tous droits réservés

Le dialogisme : de la réception du concept à son appropriation en analyse du discours

Je traiterai d'abord de la réception du dialogisme dans l'espace des linguistes francophones européens. Lorsque surgissent en France les premières traductions du groupe Bakhtine, Medvedev et Voloshinov (désormais B/M/V) dans les années 1970, les travaux sur le discours peinent à émerger, dans un champ dominé par le structuralisme, le fonctionnalisme et le générativisme. Il existe cependant une tradition française d'étude des mots dans leurs usages sociaux, en particulier des vocabulaires politiques, mais également des vocabulaires scientifiques et techniques : la thèse de J. Dubois sur le vocabulaire de la Commune (1962) en est un bel exemple, de même que celle de Greimas sur la mode (1948) ou celle de Guilbert sur l'astronautique (1965), thèses qui s'appuient toutes sur des corpus, et sur la presse. C'est d'ailleurs J. Dubois qui coordonne avec Sumpf le premier numéro de la revue *Langages* consacré au discours.

On est en 1969. Or, sous quelles auspices naît ce numéro 13 ? Paradoxalement, sous celles de Harris, dont le texte de 1952 (*Discourse Analysis*) est ici traduit, et ainsi présenté dans la préface (je souligne en gras) : « la séquence de phrases constitue l'énoncé qui devient *discours* lorsqu'on peut formuler *des règles d'enchaînements* des suites de phrases » (p. 3). Mais d'autre part, comme le dit également la préface, si « l'on parle du "*sens d'un texte*", on se place dans *le* modèle de communication » (p. 4). Et, en particulier, celui où l'on considère « certains éléments du texte comme des *nœuds* particulièrement significatifs » (p. 4). Ces « nœuds », ce sont les embrayeurs, l'aspect, le temps, la modalisation, etc. Ainsi l'analyse du discours semble alors reposer sur une approche de l'énoncé suivi (les règles d'enchaînements des suites de phrases) et sur une approche de l'énonciation, dont Dubois souligne, dans ce même numéro, le caractère « discontinu » (Moirand 2006).

Finalement, comme le rappelleront plus tard Normand et Sitri (1996, préface), si ce sont bien deux théoriciens du discours, Harris et Benveniste, qui ont exercé une grande influence sur l'analyse du discours à ses débuts, ce sera *l'énonciation indicielle* qui restera prototypique des études de discours en France, parce que, « *en analyse du discours, c'est bien de sémantique qu'il s'agit* » (p. V). C'est ce qui avait conduit Benveniste à développer une « sémantique », qu'il oppose à une sémiotique, qu'il appellera parfois « linguistique du discours ». C'est ce qui conduit Pêcheux à théoriser ce qu'il appelle une « sémantique discursive », qui articule une linguistique de l'énonciation (Culioli) avec les « extérieurs du discours » (histoire sociale, philosophie, psychanalyse...), mais une sémantique discursive qui s'interroge sur l'idéologie (comme l'avait déjà fait Voloshinov), et qui donne de l'importance aux données, voire à leur traitement automatique.

Ce sont ces fragments d'une histoire récente qui me permettent d'ouvrir une discussion autour de la réception du dialogisme et de sa place en analyse du discours, en s'interrogeant :

- d'une part sur les relations entre énoncé et énonciation, dans leurs relations au dialogisme, tout en évoquant quelques faits attestant du nomadisme du concept et de sa banalisation ;
- d'autre part sur des travaux qui partent de l'observation de données empiriques, recueillies à des fins de mise au jour de configurations discursives (organisation des textes et des interactions), et avec des visées scientifiques davantage diversifiées, selon la façon dont on s'accroche à la langue ou au langagier et selon qu'on tente ou non de les relier aux « extérieurs » du discours.

Cela me conduit à ré-introduire la question de l'expérimentation en analyse du discours. On observera des extraits de données empiriques afin de s'interroger sur l'utilité ou la pertinence du recours au concept de dialogisme selon les visées scientifiques que l'on se donne, par exemple la recherche des « raisons » internes ou externes des fonctionnements discursifs. C'est ce qui conditionne les interprétations que l'on fait du dialogisme, et la place qu'on lui accorde. Car si les concepts sont faits pour « migrer » d'une discipline ou d'une science à une autre, d'une culture à une autre, cela implique qu'ils soient « re-travaillés », c'est-à-dire discutés, argumentés, et associés à d'autres, donc « expérimentés », comme le rappelle le sous-titre de l'ouvrage de Guilhaumou, Maldidier, Robin (1994). Sous peine, sinon, de voir s'instituer, comme

s'en inquiète Paveau (2010), « la norme dialogique », qui consisterait à s'abriter derrière le mot dialogisme, comme s'il allait de soi, ou à le faire fonctionner comme « un signe extérieur de richesse », aurait dit Bourdieu, non comme un lieu d'interrogation sur la construction du sens.

1. *Le dialogisme à l'épreuve du discours ou comment le dialogisme vint aux linguistes français...*

À quelques exceptions près (Marcellesi et Gardin 1974 ; Peytard, dès 1968 — Moirand 2012 b), il a fallu attendre la traduction en français de l'ouvrage *Le marxisme et la philosophie du langage* (1977) pour qu'on perçoive l'intérêt de la réflexion proposée en linguistique française. Mais, comme le dit Jakobson lui-même dans la préface, c'est « la partie finale du livre » : « Vers une histoire des formes de l'énonciation dans les constructions syntaxiques. Essai d'application de la méthode sociologique aux problèmes syntaxiques », qui « attire surtout l'attention ». On était là en effet en terrain connu, en particulier pour les linguistes : celui de la grammaire, de la syntaxe, de l'énonciation, voire de la comparaison des langues...

Le mot « dialogisme » est cependant peu attesté (y compris dans les traductions du groupe B/M/V) au début des années 1970, y compris dans les dictionnaires de linguistique ou de sciences du langage, et c'est le titre de l'ouvrage de Todorov qui consacre le terme « dialogique » en 1981 jusqu'à en faire « un principe ». Mais davantage encore, c'est Authier-Revuz qui, à travers son article de 1982 (son travail le plus cité d'après scholar.google.fr consulté en août 2010), est à l'origine de son succès. Consacrant au dialogisme une partie de sa réflexion sur l'approche de « l'autre en discours », elle sert alors de caution, malgré elle, et malgré les précautions qu'elle prend dès l'introduction (p. 91) : « je m'attarde en 2. [le dialogisme du Cercle de Bakhtine] et 3. [la psychanalyse] sur ce qui pourtant ne représente pas pour moi une fin en soi *mais seulement un éclairage extérieur* » — c'est moi qui souligne.

1.1. « Le discours », avant l'arrivée du dialogisme

Au moment des premières diffusions et traductions du groupe B/M/V, les notions d'énoncé, de discours, d'énonciation, de texte

sont loin d'être stabilisées. Si *discours* est parfois préféré à *parole* dans une opposition à la langue qu'on traduit par une barre oblique, *langue/parole* → *langue/discours*, c'est toujours avec et à travers des catégories énonciatives que le texte devient l'objet de pratiques descriptives. Peut-être en raison du statut des professeurs de linguistique française, littéraires et/ou grammairiens, souvent formateurs d'enseignants, et contraints d'étudier d'autres objets que la littérature. Mais au milieu des années 1970, la linguistique textuelle (dite « grammaire de textes ») commence à peine à se diffuser en France (en particulier par la revue *Pratiques*), on ne parle pas encore de « genres » (sauf en littérature), et entre « texte » et « discours », on hésite souvent. C'est donc à des catégories énonciatives qu'on fait appel, en particulier à l'article de Benveniste paru dans *Langages* 17 en 1970 : « L'appareil formel de l'énonciation ».

Todorov, qui dirige ce numéro sur « L'énonciation », loin d'en rester alors à un partage des tâches (aux linguistes, il revient de décrire les observables de l'énoncé, à d'autres l'acte d'énonciation et les « extérieurs » de l'énoncé), présente trois directions possibles de travaux en réunissant ici, outre l'article de Benveniste (cité *supra*), des textes de Strawson, Fillmore, Ducrot, Irigaray, ainsi que des travaux sur les appellatifs et les performatifs (on est en 1970) :

- La première direction, c'est « *le langage comme action* », appréhendé à travers Malinowski, Searle et Austin : *les actes de langage* sont alors situés à la frontière de la linguistique et de l'anthropologie (p. 4-5) ;
- La troisième direction, c'est « *le domaine de l'analyse du discours, ou de la linguistique textuelle* », de ce qu'on appelait avant, dit Todorov, « *la rhétorique* », citant ici les travaux de Voloshinov sur « la citation », de Weinrich sur le temps, puis ceux de Bakhtin [*sic*], qui « *fonde sa théorie du roman* » « *sur les concepts de monologue et de dialogue* » (p. 8-9). Le mot *dialogisme* n'est pas présent.
- Mais c'est la deuxième direction, celle qui étudie, selon Todorov citant ici Benveniste, « *une classe d'éléments* » dont le rôle est de « *fournir l'instrument d'une conversion, qu'on peut appeler la conversion du langage [*sic*] en discours* » (p. 7), qui aura davantage de succès auprès des linguistes, contents d'y trouver des catégories descriptives.

Dix ans plus tard, au moment où paraît l'ouvrage de Todorov sur Bakhtine, Fuchs (1981), dans une présentation qui « *se veut historique et critique* » des *problématiques énonciatives*, ne voit que deux seuls courants « *se disputer le champ énonciatif* » :

- un courant qui s'efforce de partir des formes de la langue, d'inspiration néo-structuraliste, dit Fuchs, citant alors Bally, Benveniste, Guillaume et Culioli (p. 42-45) ;
- un courant dit pragmatique, qui part de concepts logico-linguistiques, qui travaille sur le langage « *en actes* », et « *les mécanismes conversationnels* », citant alors Austin, Searle, Strawson, « *certain travaux de sémantique générative* » [Fillmore], ceux de l'équipe de Ducrot, Anscombe, ainsi que Grice et Gordon-Lakoff (p. 45-46). On ne trouve aucune trace de B/M/V, ni des termes *dialogisme* ou *polyphonie*. Mais on y trouve en revanche des remarques sur une question essentielle pour le discours, celle du *sujet* : comment « penser » la distinction entre sujet-linguistique et sujet extra-linguistique, c'est-à-dire, pour Fuchs, l'articulation entre « *les théories linguistiques de l'énonciation* » et tout ce qu'elle renvoie aux « *théories non linguistiques du langage, par exemple théories du discours, des idéologies, psycho-linguistique, socio-linguistique, psychanalyse, etc.* » (p. 51-52). Ce clivage se révéla peu propice à l'appropriation, par les sciences du langage, du dialogisme.

Pendant, on assiste au même moment à une production massive de travaux de description sur des objets empiriques nouveaux (articles de presse, publicités, dialogues de films, etc.), qui s'appuient essentiellement sur les catégories indicelles de l'énonciation. L'ouvrage de Kerbrat-Orecchioni, *L'énonciation* (1980), diffuse et encourage ces pratiques taxinomistes : on observe, on classe, on catégorise des formes « observables ». L'ouvrage, davantage connu des linguistes anglicistes ou germanistes, *La langue au ras du texte* (1984, édité par Lebrave et Grésillon), contribue à populariser les opérations énonciatives de Culioli, en particulier à travers l'article de J. Simonin : « Les repérages énonciatifs dans les textes de presse. » Mais si ces travaux semblent respecter les deux premières étapes de la méthode proposée par Benveniste, ainsi résumée par Normand (1996 : 229) : ne jamais séparer « *forme et sens* » ; chercher « *par là à saisir le rôle de*

la signification dans la langue », ils sont moins nombreux à prendre en compte la troisième étape : « élargir ces remarques à une théorie du sens et du sujet », et aux relations entre *référence* et *énonciation*, qui, pour Benveniste, sont indissociables. Quelle réception faire, dans ces conditions, au dialogisme ?

1.2. Une notion qui vient d'ailleurs...

Le dialogisme, lorsqu'il entre dans l'espace des linguistes francophones, vient « d'ailleurs » à double titre : d'un autre contexte scientifique que l'énonciation indicielle (plutôt francophone) et que la pragmatique linguistique (plutôt anglo-saxonne), mais aussi d'autres contextes disciplinaires que la linguistique française : théorie de la littérature, philosophie, sociologie au sens de Voloshinov, comme l'indique le sous-titre de la traduction de 1977.

C'est dans le dernier quart du xx^e siècle que le mot *dialogisme* envahit l'espace francophone européen (je parlerai peu de sa sœur jumelle, la polyphonie, dont on trouvera des traces *infra* et en bibliographie – Bres *et al.* (éd.), 2005, Colas Blaise *et al.* (éd.), 2010, par ex.). Importé d'abord par les théoriciens de la littérature, il se diffuse partout, dans les sciences humaines et sociales, dans les arts du spectacle, et finit par entrer dans les discours des médias, où il se « banalise ». Or si toute « citation » devient dialogique (la reprise du détail d'un tableau dans une affiche ou un dessin de presse, le rappel d'un film dans une bande dessinée, un élément d'architecture dans une nouvelle construction, les intonations dans les interactions entre chats et humains, etc.), on ne voit plus l'intérêt du concept, qui n'en est plus un, et qui devient une simple caractérisation, un quasi-synonyme de la reprise, de la reformulation ou de la citation (comme dans Popelard et Wall 2005, par exemple).

Taper « dialogisme » ou « dialogique » sur un moteur de recherche constitue une épreuve, pour celui qui s'intéresse au concept ! On se retrouve face à un nombre impressionnant d'occurrences, inscrites au fil du texte, parfois accompagnées du dérivé du nom de ses pères supposés (« dialogisme bakhtinien » ; « volochinovien » est plus rare...), devenant ailleurs une caractérisation (« ce procédé foncièrement dialogique », « une rumeur dialogique »), accompagnée ou non d'une évaluation laudative (« comme l'a si bien montré Bakhtine »), ce qui évite

de « dire » ce qu'il a fait, ou d'une formulation de connivence : « sous le signe du dialogisme », « [...] dialogique, au sens de Bakhtine [...] ». Mais qu'entend-on par *dialogisme* ?

On revient alors à la lecture des textes de B/M/W, le plus souvent au travers de leurs traductions en français, en anglais, ou en d'autres langues (à quelques exceptions près, dont Nowakowska 2005, qui se penche sur les textes originaux), parfois à une exégèse au plus près des énoncés, comme le font par exemple Grillo (dans Bouquet et Grillo 2007) et l'équipe de l'université de São Paulo, ainsi que la nouvelle revue brésilienne *Bakhtiniana*. Ou bien on discute de l'attribution des textes à l'un ou à l'autre des membres du Cercle, débat que je ne reprendrai pas ici (voir Bota et Bronckart dans Bouquet et Grillo 2007).

Je prendrai, à titre d'exemple d'une réception différente de celle des sciences du langage et du champ francophone, celle d'une chercheure en psychologie sociale. Tentée par le titre de l'ouvrage de Marková, paru à Cambridge en 2003 et traduit en 2007, *Dialogicité et représentations sociales*, je pensais y trouver une passerelle entre les représentations discursives qu'on cherche à mettre au jour en analyse du discours et leurs « extérieurs », qui échappent aux sciences du langage. Or la lecture que fait Marková des conceptions de Bakhtine s'avère fort différente de celle des linguistes : là où l'on voit, à tort peut-être, des locuteurs ou des énonciateurs, elle « voit » des êtres humains, par exemple lorsque Voloshinov dit que « le “je” ne peut se réaliser dans le discours qu'en s'appuyant sur un “nous” » ; ce qui la fait glisser vers la notion d'altérité, dans une acception assez éloignée de celle des linguistes (par ex. celle de Bres *et al.*, 2001 dans *L'autre en discours*) :

Bakhtine insiste sur le fait que l'être humain [...] se trouve toujours à la frontière même des territoires des autres. Quand il regarde autour de lui-même, c'est toujours *dans les yeux d'un autre ou par les yeux d'un autre* qu'il regarde. (Markova 2007 : 129)

Ce qu'elle appelle « dialogisme » ou « dialogicité » (*dialogicality* en anglais), qu'elle emprunte à Bakhtine, devient pour elle une aptitude de l'esprit humain à communiquer à propos des réalités sociales en termes d'*altérité*, ce qui lui permet d'élaborer une épistémologie de la cognition à travers la communication humaine. Il s'agit d'un dialogisme de la pensée, comme le souligne Paveau 2010, et on se

trouve face à une toute autre interprétation scientifique que celle d'Authier-Revuz (2000 : 229), pour qui « *le lien entre la discursivité comme espace de réalisation d'un dire et celui de l'inachèvement du sens* » constitue « *la pleine dimension de théorisation du dialogisme à la fois historique et subjective du fait du sens* ».

Ainsi, faute de pouvoir recenser les avatars du « dialogisme » à travers le temps et l'espace, il me semble plus raisonnable de s'interroger sur ce qu'on en fait en sciences du langage lorsqu'on le met à l'épreuve du discours :

- Si on ne le rejette pas dans les théories non linguistiques de l'énonciation (à l'instar de Fuchs 1981), peut-on en faire pour autant une catégorie de langue, au même titre que les embrayeurs et les modalités (par exemple), ce que laisse penser Bres et Mellet 2009 ? Outre que cela me paraît contredire ce que dit Voloshinov de « l'orientation sociale » de l'énoncé, et ce que dit Bakhtine de la nécessité de construire, à côté de la linguistique, une autre discipline (*méta-* ou *trans-* linguistique), il en est pour moi du dialogisme comme de l'énonciation, qu'on ne peut étudier qu'au travers de catégories « observables » dans l'énoncé : l'énonciation énoncée, dont parlent, Todorov, Coquet, Culioli... Ainsi le dialogisme est pour moi, comme l'énonciation, un concept opératoire, qui permet de construire un autre courant énonciatif, à partir d'une autre conception de la situation, qui n'est plus l'ici/maintenant de l'énoncé, mais qui intègre l'interdiscursivité (Moirand 2004).
- Peut-on faire du dialogisme une catégorie descriptive de « l'énoncé suivi », c'est-à-dire de l'organisation des textes et des conversations, et dégager alors ses différentes formes d'actualisation (comme je l'ai fait un temps, avec l'objectif de décrire les textures énonciatives des textes ou des genres — Moirand 2010 b) ? En faire une catégorie descriptive menace le concept du même sort que *l'acte de langage* des philosophes du même nom, devenu dans l'analyse des dialogues et des interactions une « unité minimale de communication », ou « la plus petite unité d'une intervention », c'est-à-dire une catégorie descriptive. Ainsi l'acte de langage a perdu la fonction de théorisation qu'il avait chez Austin, et davantage encore chez Searle, pour « penser » justement l'intentionnalité du langage, les valeurs de vérité et la sincérité, et plus

récemment « l'intentionnalité collective » dans la construction par le langage des objets sociaux (Moirand 2010 a).

Mettre le dialogisme à l'épreuve du discours, c'est d'abord le « re-travailler » dans ses dimensions de théorisation, avec les autres concepts du groupe B/M/W « repensés » à la lumière de ce qui s'est passé en sciences du langage... depuis 1926/1929. Mais également en fonction de ce que proposait Voloshinov 1929 en introduisant sa troisième partie : penser « l'élucidation des problèmes de la syntaxe [...] sur la base de la communication verbale », redonner « une orientation sociologique [...] au phénomène de transmission de la parole d'autrui » (Bakhtine 1977 : 159, 160). Ce sont alors des données empiriques (« les corpus » qu'on construit) que l'on met à l'épreuve du dialogisme.

2. L'analyse du discours et des interactions à l'épreuve du dialogisme

Je prendrai quelques exemples d'utilisation de la notion dans des analyses de données empiriques, c'est-à-dire de corpus construits, et non de listes d'occurrences réunies à partir d'une seule catégorie (la négation, le conditionnel, la concession, la thématization, etc.). Comment ces analyses ont-elles mis à l'épreuve du « dialogisme » des données orales ou écrites dont le groupe B/M/V ne pouvait disposer à son époque ? Quels usages du « dialogisme » émergent de ces analyses ?

2.1. De la diversité des usages

En 1980, alors que Barthes et Berthet déclarent dans la revue *Communications* que « la conversation est l'un de ces objets qui portent un défi discret à la science parce qu'ils sont asystématiques et tirent leur valeur, si l'on peut dire, de leur mollesse verbale » (p. 4), Roulet relève, à sa manière, ce défi en proposant le premier modèle d'analyse de conversations de l'espace francophone européen, qu'il construit à partir d'enregistrements effectués dans des librairies. Ce modèle, dit « modèle hiérarchique », permet d'étudier les constituants de l'interaction en partant du « tout » de l'unité discursive : l'unité se découpe en échanges (unités dialogales), lesquels se subdivisent en interventions (unités monologiques), lesquelles sont constituées d'un ou plusieurs actes de paroles (directeurs et/ou subordonnés). Il est

rapidement diffusé, utilisé, adapté à l'étude de la polémique et de la réfutation par l'équipe de Genève (celle de Roulet) à travers deux publications : *Cahiers de linguistique française* 1 (1980), *Études de linguistique appliquée* 44 (1981). Or ce modèle, qui empruntait à des courants britanniques et états-uniens (la pragmatique, l'ethnographie de la communication, la psychologie sociale des petits groupes) a très vite été « rattrapé » par le dialogisme, dès la sortie du livre de Todorov (1981), et une fois le dialogisme intégré au modèle, il a été appliqué au monologue par Roulet lui-même dans un article publié au Québec en 1982 : « De la structure [*sic*] dialogique du discours monologal ».

Dès la diffusion de ces travaux (dont je me suis largement inspirée à cette époque), je me suis posé la question de l'interprétation qu'on faisait du concept. Ce que je reprochais alors au modèle, c'était de faire du dialogisme un outil supplémentaire de description dans « la trousse » de l'analyste, et, me référant alors à l'ouvrage traduit en 1977 [1929]), je me permettais de rappeler à ses promoteurs, lors d'un colloque à Bologne en 1983 (Moirand 1985), que « l'énoncé n'est pas seulement le produit des interactions entre des interlocuteurs » mais aussi « le produit de toute cette interaction sociale dans laquelle il a surgi ». Ce que je dénonce alors, c'est la tendance de ces analyses à « déculturaliser » les concepts empruntés, autant celui de « territoire » de Goffman que celui de « dialogisme ».

Reprenant l'exemple de l'éditorial dans l'ouvrage de 1985, qu'il dirige, Roulet affine ses catégories, conservant dialogal et monologal, mais qualifiant de dialogique « *un discours à structure d'échange dont les constituants immédiats sont liés par des fonctions illocutoires initiative et réactive* » (p. 60); ce qui ne change rien au débat, qu'on peut continuer aujourd'hui à la lecture des travaux qui se sont multipliés depuis. Proposant plus tard un nouveau modèle à plusieurs niveaux, et délaissant quelque peu le terme dialogisme, Roulet fait de « *l'organisation polyphonique* » un des niveaux de « *la description de l'organisation des textes* », ce qui lui permet d'articuler « *l'organisation énonciative* » et « *l'organisation interactionnelle* ». Dans son ouvrage de 1999, il l'applique à neuf types de textes « isolés » (non à des corpus qui réuniraient des textes ou des genres sur des critères de parenté) : un dialogue dans une librairie, une demande de rendez-vous par téléphone, un dialogue de films, une lettre, etc. Il distingue alors deux types d'organisation : sont *diaphoniques* « *les représentations du discours de l'interlocuteur* » alors que « *celles des discours d'autres sources* »

sont *polyphoniques*, qu'elles soient potentielles ou effectives (p. 120), faisant ainsi de la lettre « *un cas exemplaire de discours monologique écrit qui ne peut être décrit sans référence à un modèle de discours dialogique* » (p. 182).

Cette version « faible » ou « minimaliste » du dialogisme (ou de la polyphonie), catégories qui servent des objectifs strictement descriptifs et taxinomistes, Moeschler a la franchise de la revendiquer lors du colloque « Dialogisme et Polyphonie » qui a lieu en Suisse en 1985, puis de l'entériner dans son ouvrage *Argumentation et Conversation* jusque dans le glossaire qu'il propose. Moeschler admet en effet qu'il fait une présentation de Bakhtine « *volontairement incomplète et orientée* » (p. 9) au nom « *des intérêts de la pragmatique linguistique contemporaine* » (p. 7), ce qui lui permet de laisser de côté ce qui lui semble, chez Bakhtine, « *concerner davantage la sociologie du langage* » (1985 a, p. 10 dans *Tranel* 9).

Ce rappel de quelques travaux majeurs de l'espace francophone des années 1980 conduit à se poser un certain nombre de questions :

- Cette dérive taxinomique d'une terminologie empruntée au groupe B/M/W (dialogisme ou polyphonie) apporte-elle quelque chose de nouveau à la réflexion sur le fonctionnement du discours et des interactions ? Est-ce indispensable de rebaptiser « dialogique » ce qu'on a décrit avant et ailleurs en termes de reprise, reformulation, altération, paraphrase, écho, frayage, etc. ? Les notions de « discours représentés » ou de « plans d'énonciation », qu'on dégage (entre autres) du repérage des transferts de personnes ou des formes de discours rapporté, des ruptures temporelles, de certaines formes de concession ou des changements de ton et d'intonation, ne sont-elles pas suffisantes s'il s'agit de « décrire » les textures énonciatives des textes et des interactions ? Ainsi, un certain nombre de travaux, par exemple en argumentation, n'éprouvent pas forcément le besoin de se référer au « dialogisme » pour décrire la fonction argumentative du discours rapporté dans des échanges conversationnels ordinaires (Doury 2003, par ex.). Les analyses proposées ne s'en portent pas plus mal pour autant !
- Si par ailleurs, au-delà de la description, on se pose la question de l'interprétation par les interactants, voire celle de l'intercompréhension dans les échanges, ce n'est pas le *dialogisme* qui semble le concept le plus pertinent, mais plutôt les réflexions qu'apporte

le groupe B/M/V sur la *compréhension* (par ex. Voloshinov 1929) dans son articulation aux autres concepts clés du groupe : le dialogisme certes, mais aussi et autant, la *situation*, l'*évaluation* de la situation, la notion de *surdestinataire*. Comprendre l'énoncé de l'autre, ou comprendre comment X comprend l'énoncé de Y lorsqu'on analyse le discours en interaction, implique de prendre en compte, au-delà des indices de contextualisation présents dans la situation *hic* et *nunc*, ceux qui conduisent vers les univers de référence plus ou moins partagés des interactants, vers l'évaluation qu'ils font de l'*horizon* plus ou moins *commun* de cette situation, à travers les fils, *les milliers de fils* (dirait Voloshinov 1926 et 1930 dans Todorov 1981), qui relie justement l'énoncé à ses contextes situationnels et socio-historiques (2007 b, 2010 b).

Cela permet par exemple de suivre, au fil des interventions successives des interactants d'un débat, les traces d'un discours qui ne se « montre » pas, et qui pourtant est bien là, discours inscrit dans les mots, les constructions syntaxiques, les énoncés, et qui renvoie au discours d'un groupe social (par exemple un parti politique), d'une époque, d'une culture « autre ».

Peut-on finalement emprunter le concept de dialogisme, ou celui de polyphonie, indépendamment des théories qui les ont élaborés ? Je reprendrai pour conclure la discussion amorcée par Fiala lors du colloque *Dialogisme et polyphonie* signalé *supra* (1986 : 16-17) : ce que Bakhtine a dénommé *métalinguistique*, « faut-il à notre tour la revendiquer comme fondement des méthodes actuelles d'analyse du discours en sociolinguistique ? », question qui le conduit à cette conclusion :

Si l'on entend par analyse du discours un ensemble éclectique de recettes empiriques, linguistiques, logiques, pragmatiques, etc. utilisées pour commenter ou interpréter un texte [...], on ne trouvera pas dans la métalinguistique bakhtinienne ce type de méthodologie impliquée. [...] En revanche, si l'on considère l'analyse du discours comme secteur de la description linguistique, où, sur la base de données textuelles établies à des fins comparatives, des hypothèses linguistiques sont confrontées à des hypothèses sociolinguistiques, historiques, esthétiques, on trouvera chez Bakhtine un nombre considérable de propositions articulant la réflexion et la démarche elle-même.

Et, dans l'analyse qu'il propose ensuite d'un corpus d'éditoriaux de la presse (de droite), ce sont « les traits dialogiques » du genre qui lui

permettent de mettre au jour « l'importance du fond de référence à l'autre » sur lequel se développe l'argumentation.

Fiala parle d'« analyse du discours en sociolinguistique », ce qui ne semble pas la préoccupation principale de Roulet et Moeschler à la même époque. C'est que d'autres courants de recherche sont apparus depuis le temps où l'analyse du discours s'était constituée en France autour des anciens docteurs ou collègues de J. Dubois, en particulier à l'université de Nanterre et à l'université de Rouen, et en relation (ou en débat !) avec d'autres (à l'université Paris 5 (F. François), à l'université de Montpellier, à l'E.N.S. de Saint-Cloud (M. Tournier)... Certains n'avaient pas attendu Roulet, ni même Todorov pour lire Volochinov (en anglais) et/ou Bakhtine, ainsi que Bernstein, Labov, Bourdieu, et commençaient à s'interroger sur l'intégration du concept à des théorisations déjà présentes sur le sens en discours ou le sens du discours et ses enjeux sociaux.

2.2. Comment intégrer le dialogisme aux théories du discours ?

Alors que l'ouvrage de Bachman, Lindelfeld et Simonin, *Langages et communications sociales* (cette même année 1981, dont on peut remarquer la productivité et la diversité), contribue à diffuser en France les travaux nord-américains qui attachent moins d'importance à la langue (au sens saussurien) mais davantage à la culture et au social, l'analyse du discours française des années 1970 laisse place à plusieurs courants qui se positionnent sous un double label : « Langue » et « Société ». On hésite entre plusieurs appellations : sociolinguistique (en un ou deux mots), linguistique sociale, analyse du/de/des discours... Ainsi, le colloque de Rouen de 1978, intitulé *Théories et pratiques de la sociolinguistique* et publié en 1980 sous le titre *Socio-linguistique : approches, théories, pratiques* me paraît regrouper toutes sortes de « désirs refoulés » de faire se rencontrer le fait linguistique et le fait social : on voit alors comment les analyses de discours politiques ont cédé la place aux études sur la diglossie, la norme, la variation, le plurilinguisme, etc. Mais c'est là qu'on trouve également les traces d'une interrogation qui perdure encore dans l'espace francophone, celle de « repenser » le cadre théorique de certaines pratiques discursives en le confrontant aux dimensions de théorisation du concept de dialogisme

et/ou aux théories du groupe B/M/V. Trois exemples des années 1980 me semblent à la fois précurseurs et révélateurs de cette démarche.

Entre linguistique sociale et sociolinguistique

C'est la position adoptée par Gardin (dans sa thèse d'État *Langage et travail : études sociolinguistiques des ouvriers en France*, dont l'introduction est publiée dans Gardin 2005 a), qui relie le dialogisme à l'altérité, en l'interprétant à travers :

- le fonctionnement des pronoms lorsqu'ils deviennent des indices d'exclusion et de différenciation (*ils/eux* s'opposant à *nous/je*),
- le discours rapporté (dialogisme « montré » emprunté à Authier),
- la notion d'« interdépendance des discours » (emprunté à Marcellesi),
- l'interdiscours (emprunté à Pêcheux).

Mais davantage encore, c'est Voloshinov qui lui permet de relier, dit-il, les études variationnistes, qui décrivent la langue dans son hétérogénéité structurée, et les études qui s'attachent à la description des contextes d'emploi des formes discursives (analyse conversationnelle, ethnométhodologie), position qu'on retrouve dans le groupe *Langage et Travail* (C.N.R.S.) dont il fait partie. Cela le conduit à une linguistique de terrain, l'étude des *pratiques* discursives, avec toujours une interrogation sur la place du discours des autres, les paroles des autres (pas ceux qui sont matériellement présents en face à face mais ceux qui surgissent explicitement ou clandestinement au fil des énoncés) dans toute prise de parole (*Paroles d'ouvriers et d'ouvrières*, 2005 b et *infra* en 3.2. p. 88).

Au-delà d'une position militante, Gardin pratique toujours un retour critique sur ses propres travaux. Un des premiers à avoir cité Voloshinov, lu dans une traduction en anglais (voir Gardin et Marcellesi 1978, Moirand 2010 b), et premier à avoir défendu la thèse qui le désigne comme l'auteur de l'ouvrage de 1929 attribué souvent à Bakhtine (Gardin 1978), il ne cessera de le relire, jusqu'à y puiser ses dernières propositions sur les *Morales langagières* (2008) et à tenter d'articuler le dialogisme à l'analyse sociolinguistique et aux relations entre la langue et la société.

Le dialogisme au cœur de l'acte de nommer

Dépasser le caractère statique du signe saussurien, refuser la coupure entre langue et discours, positions qui avaient bloqué, à mon sens, les travaux sur l'usage de mots de Dubois, Guilbert et d'autres dans les années 1960-1970, c'est ce que la praxématique apporte, entre autres, au débat... Je signalerai ici un des développements qu'elle a permis, et en particulier celui qui a réussi l'intégration du dialogisme à une sémantique post-structuraliste « qui n'a plus peur du réel », comme le dit P. Siblot, auteur et initiateur de nombreux travaux sur *la nomination* « entendue comme un acte de parole du sujet en situation de communication » (voir Siblot 1997, 2001).

Mais si « le mot » de Bakhtine, le mot porteur des voix des autres, se devait d'être rapporté à une réflexion sur le dialogisme de la nomination, encore faut-il le montrer sur des faits langagiers, c'est-à-dire l'expérimenter. C'est ici que l'analyse sémantique devient « *inséparable de l'analyse du discours, puisque c'est seulement dans des corpus construits que l'on peut observer les traces de cette activité de nomination* », comme le rappelle Branca-Rosoff dans la préface d'un des colloques du Réseau de jeunes chercheurs sur la nomination (2007 : 14). Ainsi, comme on pourra l'entrevoir *infra*, inscrire le dialogisme au cœur de l'acte de nommer fait glisser de l'analyse du mot à celle des réseaux discursifs qui à la fois l'informent (sémantiquement) et le dispersent (discursivement).

Se pose alors, pour les linguistes, la question des « observables », lorsque le discours d'autrui (comme le dit, après Bakhtine, Todorov 1981 : 113), « n'est attestable par aucun indice matériel et se trouve pourtant évoqué », parce que « disponible dans la mémoire collective d'un groupe social donné ». Le concept de dialogisme vient alors croiser celui d'*interdiscours*, au sens que lui avait donné Pêcheux et que re-dynamisent aujourd'hui de jeunes chercheurs en ce début du XXI^e siècle (par ex. dans *Langage & Société* 140, 2012 ainsi que Hailon 2009, Née 2012, etc. — voir Moirand 2011, 2012 a).

Le risque de l'interdiscours

Concept de Pêcheux, théoricien de ce qu'on a appelé l'A.D.F., l'interdiscours ne peut fonctionner qu'en relation avec d'autres concepts, la formation discursive, le préconstruit, l'intradiscours, comme l'explique Malidier (1993), et en relation avec une conception

particulière du discours, conçu comme un objet théorique et défini par son double ancrage : dans la langue et dans l'histoire.

C'est cet interdiscours que Courtine (1981), après une relecture de Foucault auquel il emprunte la notion de « domaines de mémoire », propose de « re-travailler » en « mémoire discursive », voire « interdiscursive » pour d'autres aujourd'hui, avec une attitude plus nuancée qui ne nie plus l'importance de la mémoire collective (Halbwachs 1997 [1950]) ni celle de la mémoire cognitive (Moirand 2007a et Paveau 2006). C'est cet interdiscours que les travaux d'Authier-Revuz inclinent à rapprocher du dialogisme à travers la notion d'hétérogénéité constitutive (1982, 2000). Mais ce que Courtine et d'autres ensuite vont « repenser », ce sont les lieux d'inscription de ce discours qui ne se « montre » pas mais dont on peut mettre au jour la présence dans certaines constructions syntaxiques, ce qui conduit aujourd'hui ceux qui depuis se sont appropriés « le dialogisme » à travailler sur bien d'autres formes de son actualisation que le discours rapporté, par exemple l'acte de nommer mais également les cotextes syntaxiques des nominations et la construction des interactions (*Langage & Société* 140). Quant à la métaphore empruntée à l'A.D.F. des années 1980, celle du fil horizontal du discours (l'ordre du texte ou de l'interaction) qui serait traversé par les fils verticaux des discours transverses, elle nourrit toujours certains de ces travaux, qui s'inspirent du pré-construit (illustré par l'énoncé, qui défie la logique, proposé par Pêcheux : « celui qui sauva le monde en mourant sur la croix n'a jamais existé »), s'attachant à débusquer les formes les moins évidentes de « discours représentés ».

Ainsi le problème du repérage des indices de dialogisme en analyse du discours et des interactions (et jusque dans les travaux sur les gestes ou les intonations) hante tous ceux qui tentent de « s'approprier » le concept, bien davantage que dans les autres sciences humaines, jusqu'à mettre à l'épreuve du dialogisme des corpus de plus en plus « grands », grâce au développement de logiciels *ad hoc*. Mais si les archives en ligne facilitent aujourd'hui cette mise en abîme des textes et des dialogues, qui substitue à une lecture horizontale des textes la grille verticale de la mémoire, il reste que le dialogisme est un risque, comme l'était déjà l'interdiscours, pour qui veut non seulement décrire les formes de représentation des discours mais surtout expliquer, chercher

les raisons de ces représentations, c'est-à-dire pour qui veut soumettre le concept à l'épreuve de l'expérimentation.

3. L'épreuve de l'expérimentation

Faire « travailler » une notion venue d'ailleurs sur des données que l'on recueille et des corpus que l'on construit, cela fait partie des pratiques de l'analyse du discours. Il en est ainsi du « dialogisme », que l'on conçoit le discours comme un équivalent de l'« énonciation énoncée » ou comme un objet théorique qui ne « se confond pas avec son évidence empirique » (Maldidier 1990, introduction à *L'inquiétude du discours*). Mais entre ces deux pôles, il y a un large éventail de manières d'expérimenter « le dialogisme ». Cela conduit à s'interroger sur ses pratiques, ses objets, ses méthodes, et les visées scientifiques que l'on assigne aux descriptions/analyses qu'on pratique. Cela conduit chacun à une analyse critique *a posteriori*, au sens où l'entend Jeanne-reet dans la préface du n° 40 de la revue *Tranel* (2004) et non au sens d'une critique systématique *a priori* telle que la conçoit la *Critical Discourse Analysis*. Je signalerai ici quelques pratiques sur lesquelles chacun pourra s'interroger.

3.1. Des mots et des formules au fil du discours

Le thème de l'insécurité a surgi à nouveau en France au cours de l'été 2010, prenant un tour différent dans une association au mot « ROMS ». Comme cette désignation « ne va pas de soi », on peut prendre pour objectif d'étudier l'origine du mot, les définitions des dictionnaires de langue, les relations sémantiques qu'il entretient avec des désignations proches (*gitans, tsiganes, bohémiens, gens du voyage...*). Mais si s'en tenir à une description lexicale de ces mots est possible, l'écoute et la lecture « au vol » des informations, des déclarations, des discours produits autour de cet événement, que le discours construit, inclinent à l'analyser autrement.

Le mot *Roms* fonctionne en effet comme un « mot événement » (Moirand 2007 a), ne désignant plus seulement des personnes, après effacement d'une base verbo-affixale désignant un type d'événement. Ainsi les nominalisations comme *le renvoi des Roms dans leur pays*,

l'expulsion des Roms font rapidement place dans la presse à des titres avec deux points où le mot Roms apparaît avant les deux points :

Roms : l'Élysée persiste et signe

Roms : l'ONU accuse la France

Roms : quand l'Europe s'indigne

Roms, immigration : Fillon tente d'apaiser la majorité

Or ce qu'on efface, c'est justement ce qu'on ne veut pas dire, ce qu'on ne peut pas dire, ce qu'on n'ose pas dire... Une piste s'ouvre ici à l'expérimentation du dialogisme : qu'est-ce que le mot *Roms* transporte avec lui ? Quel est le sens de *Roms* dans ces titres ? Sinon de désigner justement un problème, une question d'actualité, un événement (l'expulsion, le renvoi) et non plus seulement des personnes. Sinon, comme le montre Siblot, d'illustrer cette triple relation au réel de l'acte de nommer : le réel du monde, qu'on catégorise pour lui donner sens, le réel du sujet, qui exprime la relation qu'il se fait de ce monde et la position qu'il prend à son égard, et le réel du sujet aux autres, avec lesquels il entre nécessairement en dialogue (Moirand 2011).

Une autre piste est de s'interroger sur les trajets du mot au fil du texte (l'intratexte). Ainsi, à titre d'exemple, à partir des extraits d'un article de *Libération* (25/08/2010), on voit comment des représentations des Roms mais aussi de l'événement sont construites au fil des paroles rapportées, donc des caractérisations et des désignations empruntées à différents mondes sociaux (c'est moi qui souligne) :

« pourchassés par la police » « stigmatisés par l'opinion » (Secours catholique)

« l'orchestration de la méfiance, de la peur, du contrôle » dont sont victimes « les Roms, les gens du voyage et les familles pauvres » (Mouvement ATD Quart-monde)

l'« une des populations européennes les plus démunies » (la Fédération protestante de France)

Cette dérive sécuritaire a suscité l'inquiétude de députés européens (l'auteur de l'article)

« Tolérer ces pratiques discriminatoires conduirait à ouvrir une boîte de Pandore... » s'est insurgée la Néerlandaise Sophie In't Veld.

Ici, comme le montre Veniard dans sa thèse (2007 : 197) à propos d'autres événements, « l'intérêt de la notion de dialogisme [qu'elle a

“expérimentée” sur un corpus de 4 000 articles du *Monde* et du *Figaro*] repose sur l’idée de dialogue entre les différents éléments hétérogènes et le discours citant, dialogue qui se manifeste dans les chaînes coréférentielles appartenant à des propos tenus par des locuteurs différents ».

Une dernière piste est de continuer le travail déjà réalisé sur le thème de l’insécurité, ici associé à *Roms*, et saisi « au vol » des déclarations des ministres, cet été 2010. Ainsi, réveillée le lundi 23 août par la voix du ministre de l’Immigration et de l’Identité nationale à la radio :

« Quant on dit la sécurité... la première des libertés »,

ai-je alors reconnu la formule « expérimentée » par Née (dans sa thèse sur *Sûreté, sécurité, insécurité*, 2012) à partir d’un corpus du journal *le Monde* recueilli lors des élections présidentielles de 2002, corpus venant compléter d’autres corpus antérieurs, et qui ici reprenait, sans le signaler, la formule inscrite dans la Déclaration des droits de l’homme et du citoyen de 1789 (*la sûreté est la première des libertés*), mettant alors le doigt sur ce fragment d’interdiscours déjà présent dans le discours de J. Chirac au moment du lancement des présidentielles de 2002 et de son thème de campagne, l’insécurité (on peut observer la structure syntaxique qui le révèle) :

« Il faut que la sécurité/ qui est la première des libertés/ soit garantie à tous les Français [...] »

Ainsi, remontant le temps long des discoursivités et des interdiscursivités au travers des mots *sûreté, sécurité, insécurité*, Née a pu montrer comment « sécurité », mot emprunté à l’anglais, finit par remplacer « sûreté », mais aussi comment, inséré dans un autre système linguistique, le mot ne fonctionne pas à l’identique, ce qui conduit à pister l’usage qu’en font différents mondes sociaux, ainsi que les différents domaines de mémoire auxquels il renvoie. On voit alors comment le *dialogisme* peut venir « expliquer » certaines associations sémantiques mises au jour par des logiciels de textométrie (ici *Lexico 3*).

Mais c’est avec un autre objectif et un autre type d’expérimentation, à l’aide des catégories d’Authier-Revuz sur l’autonomie, que Hailon (2009) a montré comment, à travers l’association immigration/insécurité, thème favori du Front national, l’idéologie du parti d’extrême droite avait fini par s’immiscer dans la presse nationale

quotidienne et la presse régionale, sans qu'on s'en aperçoive. Et c'est en ayant recours à un concept emprunté à la philosophie analytique et à la sociologie, la *déférence épistémique*, que Calabrese met le doigt sur une particularité des médias en montrant comment, nous-mêmes, citoyens ordinaires, « nous *déférons* aux journalistes la tâche d'identifier, de décrire et de nommer les événements qui ont lieu dans l'espace public » (2012 : 32).

On voit dans ces travaux ce que les mots signifient dans leurs cotextes syntaxiques et énonciatifs mais également comment le dialogisme permet de « repenser » leur fonctionnement lorsqu'on le croise au travail de la mémoire et de l'histoire. On voit alors comment les sciences sociales et les sciences politiques viennent apporter des éclairages nécessaires pour comprendre et expliquer l'usage des mots en contexte, la constitution des associations et la construction des référents au fil du temps, ce qui concourt à mettre au jour de nouveaux lieux d'émergence de discours transverses.

3.2. Le discours en interaction

Si, comme le rappelle Peytard (1995 : 36), « dire “interaction verbale”, ce n'est pas seulement prendre en compte ce qui, dans le face à face d'*un* individu et d'*un autre* individu, dans un dialogue, psychologiquement, logiquement et linguistiquement se produit par concaténation », alors « l'épaisseur dialogique » du discours en interaction permet de soumettre à expérimentation non pas l'ordre horizontal de l'interaction mais plutôt l'axe vertical de chacun des interactants, ce que semble suggérer Bres 2008, ce que démontrait Sitri dans sa thèse sur des interactions plurilogales (voir Sitri 2004), ce que Peytard (*ibid.*) revendique au nom d'une *interaction sociodiscursive*.

J'emprunterai une première illustration à un article de Gardin sur « Les enjeux sociaux des reformulations » (repris dans Gardin 2005 b). Mettre au jour cet enjeu social découle de l'observation des traces de discours « autre », ici celui du patronat, dans des « groupes d'expression directe » entre un chef d'atelier et des ouvrières d'usine (p. 367) :

[...]

C : là bon ben on parle nous/

le nylon c'est quand même moins chaud que le coton [brouhaha]

- F : Le coton c'est plus sain que le nylon [brouhaha]
C : Le nylon ne pluche pas
F : Ah/ voilà surtout pour la poussière/ voilà [brouhaha]
c'est surtout ça ils voient leur affaire à eux
C : Ben non c'est l'intérêt du travail qu'on ressort/ c'est plus
F : Oui qu'on transpire dedans ils s'en foutent dès l'instant où il n'y a pas de poussière c'est ce qui compte

Ici, C a le rôle d'animateur et F désigne l'intervention d'une ouvrière dans une réunion qui doit apporter une réponse à une question posée à la séance précédente : les ouvrières voulaient changer de blouse et les voulaient en coton. C apporte un premier argument pour garder les blouses en nylon, argument accepté (le confort). Une ouvrière oppose un contre-argument (le coton c'est plus sain). C produit alors un nouvel argument (le nylon ne pluche pas). Les ouvrières, qui avaient jusque-là accepté les différents arguments, s'indignent (brouhaha), parce qu'elles ont repéré le discours de la direction, obsédée par la poussière (il s'agit d'un atelier photo). Du coup elles mettent en cause les arguments de C (mais non C), et surtout le discours de la direction qu'elles ont repéré dans le discours de C : *ils, leur affaire à eux, ils s'en foutent*. Les ouvrières ne discutent plus avec C mais avec le discours d'un autre : la direction, devenue « surdestinataire » de ce dialogue.

Dans le même ordre d'idées, il reste à « expérimenter » le dialogisme (avec ses notions associées : l'énonciation, l'évaluation de la situation, le surdestinataire...) dans des interventions de porte-parole où plusieurs « épaisseurs » dialogiques se télescopent, ou dans des discours de médiation (au tribunal, à la banque, lors d'un conflit dans une entreprise ou une institution), ou encore dans des interactions de service où l'employé n'a qu'un rôle intermédiaire (la Caisse d'allocations familiales, le Pôle emploi...), là où le médiateur tend souvent à reprendre les arguments de celui qui l'a commandité, et là où le plaignant, l'usager ou le client, qui ne s'adresse pas vraiment à la personne qui est en face de lui mais à un surdestinataire qu'il imagine, tend à enrichir ses interventions des expériences d'interactions antérieures avec, souvent, d'autres interlocuteurs. Expérimenter le dialogisme illustre alors le leurre de la communication en face à face, en particulier dans les cas d'interactions professionnelles, fréquents aujourd'hui dans les centres d'appel téléphonique, où l'employé est contraint de suivre un

script qu'on lui impose pour « gérer le client » : lorsque surgit une question non prévue par le script, la communication s'enlise (il n'y a pas de « coopération ») jusqu'au moment où le dispositif technique l'interrompt, au motif que l'interaction est trop longue...

Il semble ainsi qu'il faille dépasser l'interprétation étroite du dialogisme comme débat, polémique, parodie, formes les plus évidentes, selon Todorov citant Bakhtine (1981 : 114), mais également « les plus grossières... » (*ibid.*) afin de mettre au jour des formes d'interaction dans lesquelles l'histoire conversationnelle de chacun des interactants manifeste d'autres actualisations du dialogisme et dans lesquelles l'histoire des relations de travail et du rapport au travail permet, par ex. d'expliquer les faits langagiers observés, en particulier entre langues et/ou cultures différentes.

Si l'on définit l'énoncé dialogique comme « un énoncé qui laisse passer à travers des sons, des mots, des constructions, de l'extériorité ou de l'altérité discursive » (Moirand 2010 b), si l'on « pense » d'autre part le dialogisme comme « un concept pour penser avec », c'est-à-dire comme une sorte de filet qui, jeté dans les discours circulant, « capte » ou « capture » des éléments nécessaires à la compréhension du sens du langage (je paraphrase ici la définition du « concept » proposée dans Benoist 2010), et qui découlent des relations entre langue, discours et société, c'est une approche dialogique du discours vers laquelle on s'oriente.

3.3. De l'énoncé dialogique au dialogisme constitutif de la construction des événements

On laissera de côté les travaux qui s'attachent à décrire une seule forme d'énoncés dialogiques à partir d'un corpus d'exemples pour s'interroger sur la combinaison et la distribution de ces différentes formes d'abord au fil d'un texte, puis au fil d'un événement, contribuant ainsi à construire une représentation du référent du texte ou de l'événement (Moirand 2010 a, 2012 c).

« Non, les Grecs ne se sont pas paresseux »

Ce titre introduisait un article de Thomas Piketty, professeur à l'École d'économie de Paris, au moment où la crise économique en

Grèce devenait « un problème » pour l'Europe (*Libération*, 23 mars 2010) :

Ainsi donc les Grecs seraient des paresseux dépensant plus qu'ils ne produisent. Et qui de surcroît élisent des gouvernements corrompus manipulant les comptes publics pour les conforter dans leur illusion. Et si votre voisin ou votre frère passe son temps à dépenser plus qu'il ne gagne, est-ce lui rendre service que de lui prêter encore de l'argent ?

S'il est manifeste que le début du texte reprend les discours tenus à l'époque sur les Grecs et la Grèce, une approche dialogique du discours ne peut se contenter de relever les différentes formes de l'inscription de ces dires. Bien entendu, la négation, le conditionnel, l'interrogation sont des formes qui concourent à dénoncer ce que l'auteur désigne lui-même au paragraphe suivant comme un exemple de « *rhétorique réactionnaire* ». Plus loin, on peut voir au fil du texte comment l'auteur inscrit des contre-discours qui participent à ce « débat sur le mérite » : « *On objectera que... Certes. De même que...* ». Mais ces formes que le dialogisme permet de « ramasser dans son filet » ne deviennent pertinentes que si on les rapporte au débat entre économistes libéraux et ceux qui essaient aujourd'hui de penser autrement, et c'est ce débat-là et l'Histoire de la Grèce, que rappelle Piketty, qui sont en relation dialogique avec les énoncés du texte, non pas celui qui est « montré » à travers des formes explicites d'accord et de désaccord, de concession ou de réfutation.

Repérer les énoncés dialogiques qui s'inscrivent et se répondent au fil de l'argumentation permet de retrouver les domaines de mémoires à court terme (la crise grecque), à moyen et à long terme (« la Grèce fait partie de ces pays qui ont toujours été possédés en partie par d'autres pays ») et à tenter d'établir des liens entre le sens linguistique des énoncés dialogiques et le sens social d'un événement politique (la crise grecque dans l'espace européen).

3.3.1. La médiatisation d'une crise sanitaire

Les travaux réalisés par l'équipe de Jacky Simonin à l'université de la Réunion sur la médiatisation d'une crise sanitaire, le chikungunya, vont encore au-delà : ils montrent comment le dialogisme permet de regrouper des données de nature différente, non seulement les discours des médias mais également des entretiens auprès des différents acteurs

de l'événement, y compris les « citoyens » ordinaires sur les marchés et les sketches des humoristes, ce qui implique de croiser analyse du discours et ethnographie de la communication autour du concept de dialogisme.

Parce qu'il y a une *mémoire discursive communautaire* qui sert de filtre, de grille de lecture pour interpréter l'événement (ce qui conduit à proposer la notion de « communauté interprétative » — Simonin et Wolff 2009, par ex.), on voit, dans une émission de télévision commanditée pour informer la population locale « ChikAction », se confronter deux formes de certitude :

- Le discours scientifique « médiatisé » (celui des médecins et des autorités sanitaires).
- Les ethno-catégorisations locales produites par le sens commun.

Ainsi le médecin chargé de faire passer le message didactique de l'émission se trouve contraint d'enchaîner des thématisations qui réfutent les discours circulant dans la population sur l'origine de la maladie :

CB : alors on va quand même rappeler c'est important que c'est bien le moustique/ si on est d'accord/ c'est le moustique qui transmet le chikungunya et rien d'autre/ le message est clair hein Docteur Gäüzer. D' G : sans aucun doute/ **c'est le moustique le moustique** qui a été trouvé porteur du virus/ **ce n'est pas le bateau ce n'est pas le mauvais air ce n'est pas l'eau** [énumération sur les doigts]/ **c'est bien le moustique** qui vit autour de nos habitations le moustique noir et blanc qui transmet la maladie/ **il n'y a pas de doute à ce sujet/** si on ne croit pas que le moustique est responsable de la maladie alors on ne se protège pas et on est plus souvent malade.

Alors que le micro-trottoir qui ouvre l'émission (paroles recueillies en créole) est celui « d'une parole profane qui met en valeur "ce qu'il ne faut pas penser" et justifie l'initiative de faire une telle émission », Simonin et Ledegen (2008) montrent comment l'émission, tout en s'appuyant sur les fils interdiscursifs des croyances locales, des certitudes scientifiques et des décisions des autorités sanitaires, est marquée par l'hétérogénéité intradiscursive de sa construction (plurilogale, plurisémiotique), et comment elle « construit une mémoire discursive qui propose une forme d'histoire officielle de la crise à laquelle le public est fortement invité à adhérer ».

Même si l'on prend alors pour point de départ les formes de la langue qui semblent inscrire du discours autre, qu'il s'agisse des croyances locales ou des certitudes médicales, c'est ici sur le rôle du langage dans la construction des événements sociaux qu'on s'interroge, au travers de notions comme l'altérité ou l'interdiscursivité, notions que l'on peut associer au concept de dialogisme (Moirand 2012 a). Dans cette perspective, une approche dialogique en analyse du discours vise alors à mettre au jour la façon dont les mots, les constructions, les énoncés « dialoguent » et « interagissent » et dont cette circulation contribue à construire le référent de l'événement (Moirand 2010 a, 2012 c). Ce qui a des implications méthodologiques à différents niveaux (construction des corpus, enquêtes et entretiens auprès des différents acteurs sociaux, constitution de catégories descriptives actualisant le concept de dialogisme dans la matérialité discursive et sémiotique, travail sur des notions et concepts voisins ou associés, recours à d'autres sciences humaines dans l'interprétation des données, etc.), implications qui découlent des différentes façons de « faire travailler » le dialogisme.

Ainsi, expérimenter le concept de dialogisme, c'est le mettre à l'épreuve de données empiriques sans lui enlever sa dimension de théorisation, qui fait sa force, et qui conduit à penser autrement le fonctionnement des discours dans leur matérialité. Ce n'était pas exactement l'objectif du groupe B/M/V, mais cela découle de la réception que l'on en a fait dans un autre contexte, culturellement, historiquement, scientifiquement différent.

Pour un spécialiste des sciences du langage, c'est tenter de le rapporter à des formes langagières observables, qui sont des indices d'une altérité, d'une culture ou d'une représentation discursive ou bien les traces d'une mémoire interdiscursive et/ou collective, voire celles d'une communauté interprétative (Simonin), sans jamais lui enlever ses dimensions sociales, historiques, philosophiques, idéologiques. Est-ce un parcours obligé que de recourir au dialogisme ? Sûrement pas ! Il reste que si les courants français l'ont fortement évoqué, parfois banalisé, souvent « re-travaillé », c'est sans doute, comme le signalait Jakobson dans la préface de la traduction de 1977 en France, parce qu'on y trouvait la possibilité de donner une « orientation sociale » aux formes de la langue « en usage », voire de construire un courant proche d'une méta- ou d'une trans- linguistique...

Cela m'incite à terminer sur un emprunt à F. Cusset de ce qu'il dit à propos de l'influence de la *French Theory* (Foucault, Derrida, Deleuze & C^{ie}) sur les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis, et qu'on pourrait appliquer aux emprunts faits, en France, au groupe B/M/V :

Il s'agit en fin de compte des vertus de la décontextualisation, ou de ce que Bourdieu appelait « la dé-nationalisation » des textes. Si elles perdent en quittant leur contexte d'origine une partie de la force politique qui y motiva leur irruption, ces « théories voyageuses » (selon le mot d'Edward Said) peuvent aussi gagner à l'arrivée une puissance nouvelle. Cette puissance tient aux déblocages qu'autorisent les théories recomposées, à l'énigme de décalages intellectuels féconds entre les champs d'origine et d'accueil, qui sont rarement homologues.

(Cusset 2005 : 21-22)

Références bibliographiques

- Actes du colloque *Dialogisme et polyphonie*,
1985, 1986, *Tranel 9* et *Travaux du Centre de Recherches sémiologiques 50* (Grize et Rubattel éd.).
- AUTHIER-REVUZ J.,
1982, « Hétérogénéité montrée et hétérogénéité énonciative : éléments pour une approche de l'autre dans le discours », *DRLAV* 26, 91-151.
- AUTHIER-REVUZ J.,
2000, « Aux risques de l'allusion », in *L'allusion dans la littérature*, Paris, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, 209-235.
- BACHMANN C., LINDELFELD J. & SIMONIN J.,
1981, *Langage et communications sociales*, Paris, Didier.
- BAKHTINE M. & VOLOCHINOV V. N.,
1977, *Le marxisme et la philosophie du langage. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, traduction [1929], Paris, Minit.
- BAKHTINE M., 1978, *Mikhaïl Bakhtine. Esthétique et théorie du roman*, traduction, Paris, Gallimard.
- BAKHTINE M., 1984, *Esthétique de la création verbale*, traduction, Paris, Gallimard.
- BARTHES R. & BERTHET F.,
1980, « La conversation », préface, *Communications* 30.

- BENOIST J., 2010, *Concepts*, Paris, Cerf.
- BOUQUET S. & GRILLO S. (éd.),
2007, « Linguistique des genres. Le programme de Bakhtine et ses perspectives contemporaines », *LINX* 56.
- BRANCA-ROSOFF S.,
2007, « Approche discursive de la nomination/dénomination », in *L'acte de nommer. Une dynamique entre langue et discours*, Cislaru et al. (éd.), Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 13-22.
- BRES J., DELAMOTTE-LEGRAND R., MADRAY-LESIGNE F. & SIBLOT P. (éd.),
2001, *L'autre en discours*, université de Rouen/université Montpellier 3.
- BRES J., HAILLET P., MELLET S., HENNING N. & ROSIER L. (éd.),
2005, *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*, Bruxelles, De Boeck-Duculot.
- BRES J.,
2008, « De l'épaisseur du discours : horizontalement, verticalement... et dans tous les sens », Paris, Congrès mondial de linguistique française :
www.linguistiquefrancaise.org.
- BRES J. & MELLET S. (éd.),
2009, Dialogisme et marqueurs grammaticaux, *Langue française* 163.
- CALABRESE L., 2012, « L'acte de nommer : nouvelles perspectives pour le discours médiatique », *Langage & Société* 140, 29-40.
- COLAS-BLAISE M., KARA M., PERRIN L. & PETITJEAN A. (éd.),
2010, *La question polyphonique ou dialogique en sciences du langage*, coll. Recherches linguistiques 31, Metz, université Paul-Verlaine.
- COURTINE J.-J., 1981, « Analyse du discours politique », *Langages* 62, préface de M. Pêcheux.
- CUSSET F., 2005 [2003], *French Theory. Foucault, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, Paris, La Découverte/Poche.
- DELAMOTTE-LEGRAND R. & CAITUCOLI C. (éd.),
2008, *Morales langagières. Autour de propositions de Bernard Gardin*, Publications des universités de Rouen et du Havre.
- DOURY M., 2004, « La fonction argumentative des discours rapportés », in LOPEZ MUÑOZ, MARNETTE et ROSIER (éd.), *Le discours rapporté dans tous ses états*, Paris, l'Harmattan, 254-264.

- DUBOIS J., 1962, *Le vocabulaire politique et social en France de 1869 à 1872*, Paris, Larousse.
- DUBOIS J. & SUMPFF J. (éd.), 1969, « L'analyse du discours », *Langages* 13.
- DUFOUR F. & ROSIER L. (éd.), 2012, « Analyse du discours à la française : continuités et configurations », *Langage & Société* 140.
- FIALA P., 1986, « Polyphonie et stabilisation de la référence : l'altérité dans le texte politique », in « Dialogisme et polyphonie », *Travaux du Centre de Recherches sémiologiques* 50, 15-46.
- FUCHS C., (1981), « Les problématiques énonciatives : esquisse d'une présentation critique et théorique », *DRLAV* 25, 35-60.
- GARDIN B., 1978, « Volochinov ou Bakhtine », *La Pensée* 197, 87-100.
- GARDIN B., MARCELLESI J.-B. & GRECO ROUEN (éd.), 1980, *Sociolinguistique. Approches, théories, pratiques*, Paris, PUF et Publications de l'université de Rouen.
- GARDIN B., 2005 a, *Langage et luttes sociales*, textes édités par N. GARDIN et F. FRANÇOIS, Limoges, Lambert-Lucas.
- GARDIN B., 2005 b, *Paroles d'ouvriers et d'ouvrières*, textes édités par N. GARDIN et J. BOUTET, Limoges, Lambert-Lucas.
- GREIMAS A., 1948, *La mode en 1830. Essai de description du vocabulaire vestimentaire d'après les journaux de mode de l'époque*, thèse de l'université de Paris.
- GUILBERT L., 1965, *Vocabulaire de l'aéronautique. Enquête linguistique à travers la presse d'information à l'occasion de 5 exploits de cosmonautes*, Paris, Larousse.
- GUILHAUMOU J., MALDIDIER R. & ROBIN R., 1994, *Discours et archive. Expérimentations en analyse du discours*, Liège, Mardaga.
- HAILON F., 2009, *Idéologie par voxle de presse*, Paris, l'Harmattan.
- HALBWACHS M., 1997 [1950], *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel.
- JEANNERET T. (éd.), 2004, Approche critique des discours : constitution des corpus et construction des observables, *Tranel* 40.
- KERBRAT-ORECCHIONI C., 1980, *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, A. Colin, 1980.

- LEBRAVE J.-L. & GRÉSILLON A. (éd.),
1984, *La Langue au ras du texte*, Presses universitaires de Lille 3.
- MALDIDIER D., 1993, « L'inquiétude du discours. Un trajet dans l'histoire de l'analyse du discours : le travail de Michel Pêcheux », *Semen* 8, 105-120.
- MARCELLESI J.-B. & GARDIN B.,
1974, *Introduction à la sociolinguistique. La linguistique sociale*, Paris, Larousse.
- MARKOVÁ I., 2003, *Dialogicality and Social Representations. The Dynamics of Mind*, Cambridge University Press, trad. fr., *Dialogicité et représentations sociales*, Paris, PUF, 2007.
- MOESCHLER J., 1985, *Argumentation et conversation. Éléments pour une pragmatique du discours*, Paris, Didier.
- MOIRAND S., 1985, « Pour une approche des stratégies interactionnelles à la lumière du principe dialogique de Bakhtine-Volochinov », in *L'enseignement du français dans l'aire méditerranéenne européenne*, Università degli studi di Bologna, 105-115.
- MOIRAND S., 2004, « Le dialogisme, entre problématiques énonciatives et théories discursives », *Cahiers de praxématique* 43, 189-220.
- MOIRAND S., 2006, « Responsabilité et énonciation dans la presse quotidienne », *Semen* 22, 45-59.
- MOIRAND S., 2007 a, 2008, 2011, *Les discours de la presse quotidienne. Observer, analyser, comprendre*, Paris, PUF.
- MOIRAND S., 2007 b, « Le modèle du Cercle de Bakhtine à l'épreuve des genres de la presse », *LINX* 56, 91-108.
- MOIRAND S., 2010 a, « Le choc des discours dans la presse française : l'exemple des violences urbaines (automne 2005) et des manifestations étudiantes (hiver 2006) », in FORNASIERO J. et MROWA-HOPKINS C. (éd.), *Explorations and Encounters in French*, université d'Adelaïde, Australie, 35-76.
- MOIRAND S., 2010 b, « Retour sur une approche dialogique du discours », in *Approches dialogiques et polyphoniques en langue et en discours*, 375-378.
- MOIRAND S., 2011, « Du sens tel qu'il s'inscrit dans l'acte de nommer », in *Ciências da linguagem e didática das linguas*, Braun DALHET (coord.), São Paulo, Humanitas/Fapesp, 165-179.

- MOIRAND S., 2012 a, « Préface », in IDELSON B. et LEDEGEN G. (éd.), *Chikungunya : la médiatisation d'une crise. Presse, humour, communication politique*, Belgique, Éditions EME, 11-23.
- MOIRAND S., 2012 b, sous presse, « Entre altération et reformulation, quelle place faire au dialogisme de Bakhtine dans les travaux de Jean Peytard ? », conférence de clôture du colloque en hommage à Jean Peytard, précurseur du champ de la linguistique du discours, universités d'Ouro-Preto et de Mariana, Brésil, mars 2012.
- MOIRAND S., 2012 c, sous presse, « La médiatisation des événements. Une analyse du discours entre langue, mémoire et communication », conférence plénière aux 2^{es} Journées internationales des études de discours, université de Maringa, Brésil, mars 2012.
- NÉE E., 2012, *L'Insécurité en campagne électorale*, Paris, Champion.
- NORMAND C. & SITRI F. (éd.),
1996, « Du dire et du discours », *LINX*, en hommage à Denise Maldidier.
- NOWAKOWSKA A. (éd.),
2004, « Aspects du dialogisme », *Cahiers de praxématique* 43.
- NOWAKOWSKA A.,
2005, « Dialogisme, polyphonie : des textes russes de Bakhtine à la linguistique contemporaine », in BRES et al, *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*, 19-32.
- PAVEAU M.-A., 2006, *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle.
- PAVEAU M.-A., 2010, « La norme dialogique. Propositions critiques en philosophie du discours », *Semen* 29, 141-159.
- PÊCHEUX M., 1990, *L'inquiétude du discours*, textes choisis et commentés par D. MALDIDIER, Paris, Éditions des Cendres.
- PEYTARD J., 1995, *Mikhaïl Bakhtine. Dialogisme et analyse du discours*, Paris, Bertrand-Lacoste.
- PEPELARD M.-D. & WALL A. (éd.),
2005, *Citer l'autre*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle.
- ROULET E. (éd.),
1980, « Actes de langage et structures de la conversation », *Cahiers de linguistique française* 1.
- ROULET E. (éd.),
1981, « L'analyse de conversations authentiques », *Études de linguistique appliquée* 44.

- ROULET E., 1982, « De la structure dialogique du discours monologique », *Langues et linguistique* 8-1, Québec, 65-84.
- ROULET E. (éd.), 1985, *L'articulation du discours en français contemporain*, Berne, Peter Lang.
- ROULET E., 1999, *La description de l'organisation du discours*, Paris, Didier.
- SIBLOT P., 1997, « Nomination et production du sens : le praxème », *Langages* 127, 38-55.
- SIBLOT P., 2001, « De la dénomination à la nomination. Les dynamiques de la signifiante nominale et le propre du nom », *Cahiers de praxématique* 36, 189-214.
- SIMONIN J. & LEDEGEN G., 2008, « Quand des journalistes entrent en communication. Une étude de cas à la Réunion, l'émission ChikAction », in IDELSON B. (éd.), *Journalismes dans l'océan Indien, espaces publics en question*, Paris, l'Harmattan, 56-66.
- SIMONIN J. & WOLFF E., 2009, « Communauté interprétative et analyse de discours. Pour une anthropologie empirique de la mondialisation », in ALBERTINI F. et PÉLMISSIER N. (éd.), *Les sciences de l'information et de la communication à la rencontre des Cultural Studies*, Paris, l'Harmattan, 215-230.
- SITRI F., 2004, « Dialogisme et analyse du discours : éléments de réflexion pour une approche de l'autre en discours », *Cahiers de praxématique* 43, 165-188.
- TODOROV T. (éd.), 1970, « L'énonciation », *Langages* 17.
- TODOROV T., 1981, *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique suivi des Écrits du cercle de Bakhtine*, Paris, Seuil.
- VENIARD M., 2007, *La nomination d'un événement dans la presse quotidienne nationale. Une étude sémantique et discursive : la guerre en Afghanistan et le conflit des intermittents dans Le Monde et Le Figaro*, thèse en sciences du langage, université Sorbonne nouvelle — Paris 3, Cediscor-Syled.
- VOLOCHINOV V. N., 1981, « Le discours dans la vie et le discours dans la poésie », « La structure de l'énoncé », in TODOROV T., *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique*, Paris, Gallimard, 181-215 et 287-316.